

INCONSCIENT ET CULTURE

Guerres et traumas

Olivier Douville

S. Behaghel

N. Ben Smail

H. Cohen-Solal

L. Melchior Martinez

T. Roelens

DUNOD

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements

d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour

les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée. Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).



© Dunod, 2016

5 rue Laromiguière, 75005 Paris

www.dunod.com

ISBN 978-2-10-074932-4

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

LISTE DES AUTEURS

Sous la direction de

Olivier DOUVILLE, psychanalyste, adhérent praticien à l'association Espace Analytique ; membre de l'Association Française des Anthropologues ; maître de conférences des universités ; Laboratoire CRPMS, Équipe d'accueil 3522 (université Paris 7 Diderot) ; EPS de Ville Evrard (93) ; directeur de publication de Psychologie Clinique (ed. EDK/EDP sciences).

Auteurs Associés

Sandrine BEHAGHEL, docteur en psychologie clinique et pathologique, psychologue clinicienne, chargée de cours à l'université de Brest. Équipe de recherche CRCP-CLCS (EA 4050 site Brest), Fédération de recherche ISHS. Unité de soins palliatifs Centre hospitalier de Douarnenez et Hôpital à Domicile Lorient-Quimperlé.

Nédra BEN SMAÏL, psychanalyste en Tunisie, co-fondatrice et actuelle présidente de l'AFPEC (Association de formation à la psychanalyse et d'échanges cliniques, Tunis). Membre Analyse praticienne à Espace analytique.

Henri COHEN-SOLAL, psychanalyste, médiateur et enseignant. En 1980 il cofonde en Israël, et jusqu'à aujourd'hui préside, Beit Ham (la Maison chaleureuse, spécialisée dans l'accompagnement des adolescents en difficulté dans des quartiers défavorisés, où se mettent en pratique les principes de la médiation sociale et de la psychothérapie institutionnelle).

Laurent MELCHIOR MARTINEZ, médecin, diplômé de psychologie, psychothérapeute. Il a, pendant une dizaine d'années, navigué sur les bâtiments de la marine nationale en qualité de médecin-major. Depuis mars 2015 il est coordonnateur national du service médico-psychologique des armées.

Tania ROELENS, psychanalyste, psychiatre, anthropologue, traductrice, membre de l'ALI, a vécu en Colombie de 1988 à 2008 ; membre de l'Association Aldabon, elle a créé et dirigé pendant dix ans le Centre d'accueil Cachivache pour jeunes de la rue. Elle est actuellement psychanalyste à Paris et médecin-directeur au CMPP de Fontenay-sous-Bois.

TABLE DES MATIÈRES

<i>LISTE DES AUTEURS</i>	III
<i>INTRODUCTION</i>	1
OLIVIER DOUVILLE	
1. Médecins et psychanalystes sous la Première Guerre mondiale	7
OLIVIER DOUVILLE	
Freud et les courants psychanalytiques lors des deux premières années de guerre	7
<i>Le champ doctrinal et les conflits internes au milieu analytique, 8 • La guerre s'installe dans la longue durée : « désillusion » et « angoisse sociale », 9</i>	
Enlèvement guerrier et fabrication industrielle de la mort	11
La médecine et la destruction psychique des engagés	13
Du trauma	16
Le soin psychique : des controverses	18
Comment travaillèrent quelques psychanalystes	24
<i>Karl Abraham et Sigmund Freud, de 1915 à 1918, 24 • Ernest Jones et l'article de 1918 : « Les chocs de guerre à la lumière de la théorie des névroses de Freud », 26 • Tausk et la psychose de guerre, 27 • L'apport de Rivers : l'hypothèse de « la suppression », 31 • Ernst Simmel, de la névrose traumatique de guerre à la psychose traumatique, 34 • Ferenczi, 36</i>	
Épilogue	37

2. Un dispositif de soutien médico-psychologique au profit d'une unité des forces spéciales : les commandos marine	40
LAURENT MELCHIOR MARTINEZ	
Introduction	40
Le recrutement	41
<i>Moi-idéal/Idéal-du-Moi, 41 • L'éthique du psychologue militaire, 43 • Le SLPA, espace de transition, 44 • L'évaluation commando, 44</i>	
Le soutien psychologique des commandos marine	47
<i>La place du commandement dans les préventions du syndrome psycho-traumatique, 47 • La prévention primaire, 48 • La prévention secondaire, 49 • La sensibilisation et la formation, 51 • La prévention tertiaire, 52 • Le discours, le regard et le traumatisme, 53 • La coordination des acteurs du soutien psychologique en opération, 53</i>	
Conclusion	58
3. Des cliniciens, des guerres, des collectifs ; jusqu'au dévouement des soins ?	59
SANDRINE BEHAGHEL	
Avant-propos	59
Des cliniciens auprès de personnes traumatisées : du retour au combat au retour au travail	64
Des cliniciens en unité de soin palliatifs. De l'art d'encourager la vie à l'horreur d'accélérer la mort	71
Conclusion	88
4. Actualité clinique de Franz Fanon	92
OLIVIER DOUVILLE	
Présentation	92
Saint-Alban	94
La psychothérapie institutionnelle	97
Trois postures	99
Premières rencontres avec la folie	101
Perplexités et ouvertures	104
La guerre	107
Actualité	109

Conclure...	114
5. Une adolescence entre l'insouciance et la gravité.	
Vivre ou mourir ensemble	117
HENRI COHEN-SOLAL	
Le village de la tolérance	117
Du village de la tolérance au texte de Freud sur la guerre et la mort	121
Points d'appui	123
<i>1915-2015 : Centenaire des considérations sur la guerre et la mort, 123 • Naissance d'une métaphysique analytique, 125</i>	
Le génocide et la guerre	127
<i>Trois grands génocides entre 1915 et 2015, 127 • 1915-2015 : cent ans de guerre au Proche-Orient, 129 • La crainte de Freud à propos de la Palestine, 130 • La figure d'un père, 133 • Le non-sacrifice d'Isaac, 135</i>	
Adolescents immigrés en Syrie pour rejoindre le djihad	136
<i>D'autres hypothèses, 139 • Du parricide à l'infanticide, 140</i>	
Épilogue	142
<i>La médiation interculturelle comme traitement de la pulsion meurtrière, 144</i>	
6. Approche de la clinique dans le conflit social armé en Colombie	148
TANIA ROELENS	
Avant-propos	148
De l'impossible du pacte social	151
De la victime au sujet	156
<i>Sous les feux croisés, 157 • Agressors et victimes, 159</i>	
Cadicache : une clinique de l'exclusion	162
La violence dans la famille	168
<i>Crises de possession chez de jeunes Indiennes, 168 • Violence réelle, symbolique et imaginaire dans la famille, 170</i>	
La psychanalyse, une pratique née dans un contexte de violence	173
7. Enfants et adolescents sous la guerre. Figures modernes du meurtrier et du sorcier	177
OLIVIER DOUVILLE	
Conditions d'une recherche d'anthropologie clinique	177
De la revendication identitaire	181

Venger...	182
La guerre et l'ancestralité	188
Des enfants en rupture de liens	189
Les vécus mortifères de toute-puissance	191
<i>L'ennemi spectral, 191 • Prendre de la drogue, se sentir indestructible, 191 • Émergence du rituel, 194</i>	
L'ancien combattant et sa réputation de sorcier	196
<i>Comment ces jeunes furent-ils qualifiés ?, 196 • Modernité des sorcelleries, 198 • Dispositifs « anti-sorciers », 199 • Générations antagonistes, 201 • Désert généalogique, 202 • Accueillir l'enfant dit « sorcier », 203</i>	
8. Révolution, djihadisme et adolescence en Tunisie	207
NÉDRA BEN SMAÏL	
Les révolutions	207
Totalitarisme et lien social	209
Ruptures et créativité	210
L'invention du héros	212
De la misère psychologique au djihadisme	218
<i>Il n'y a que du rapport sexuel, 220</i>	
Adolescence en Tunisie, une traversée singulière	222
Laisser choir un bout de son être	226
La guerre des surmois	229
BIBLIOGRAPHIE	235

INTRODUCTION

Olivier Douville

« *La guerre est un massacre de gens qui ne se connaissent pas, au profit de gens qui se connaissent mais ne se massacrent pas.* »

Paul Valéry

EN 2016, le mot même de guerre est un mot d'un poids et d'une importance extrême pour au moins trois générations. Et de même insiste la dimension de la survivance.

Ce n'est pas seulement que la guerre laisse des traces inconscientes pouvant se transmettre d'une génération à l'autre, c'est que l'impact d'une destructivité interne que la guerre moderne a sur nos voies psychiques affecte ce pouvoir de transmission.

Accueillir et entendre les incidences subjectives de la guerre au risque de remettre en chantier les pratiques soignantes et les théories métapsychologiques doit en passer par un abord historique. Il sera précisé ici à partir de la Première Guerre mondiale.

L'histoire du repérage des dommages psychiques causés par la guerre est assez longue. Il suffirait ici, suivant en cela les recherches de L. Crocq, d'évoquer la figure aveuglée du guerrier athénien Epizelos : un valeureux au combat, mais qui perdit la vue sous l'effroi de sa rencontre avec un guerrier ennemi qui lui parut énorme et le dépassât pour aller tuer le frère d'arme de ce malheureux grec. Platon, à la fin du livre X de *La République*, évoque Socrate qui confie à Glaucon d'un guerrier revenu des enfers, Er, un natif du Sud de la Turquie actuelle, tué au combat et qui se retrouva en vie douze jours plus tard sur le bûcher funéraire élevé sur le champ de bataille. Plus tard on trouve chez Froissart ou Agrippa d'Aubigné de tels récits d'effroi et Shakespeare évoqua ces cauchemars des batailles dans *Henry IV* et *Roméo et Juliette*.

Ultérieurement, d'autres souffrances purent se confier aux médecins et elles furent l'objet de descriptions fines. Ce n'était pas uniquement le

champ de bataille qui paraissait alors pathogène. L'état d'âme dépressif du mercenaire exilé, ce suisse qui a délaissé sa terre natale pour s'engager en Italie ou en France, fut nommé Nostalgie. Ce terme médical est de la même famille que névralgie, il vit le jour en 1688 dans une thèse secondaire du médecin alsacien de Mulhouse et homme politique Johannes Hofer (1669-1752). Par la suite la nostalgie que ne soignait pas le retour au pays, fut comprise comme un éloignement du sujet à lui-même, un exil intérieur, bien que Jaspers dans sa thèse de médecine soutenue à Heidelberg en 1909 sur la Nostalgie expliquait par la force cet affect certaines tendances criminelles chez des adolescents déplacés trop loin de chez eux.

Les descriptions détaillées des dommages psychiques liés aux conflits armés et les préconisations qui s'en suivirent remontent à la guerre de Sécession et au conflit russo-japonais. Pour autant ces enseignements restèrent lettre morte et les médecins de la Première Guerre mondiale n'en firent aucun usage.

Nous pouvons ici remarquer que si la psychanalyse est liée à la guerre c'est bien aussi comme l'indique le premier chapitre de ce livre parce que les élaborations des psychanalystes sur le front de la Première Guerre permirent de reconsidérer la folie traumatique et les liens entre trauma et psychose. La guerre est pour Freud un moment de catastrophe du travail de la culture alors que les guerres sur quoi Freud médita et celle qu'il a connue sont entreprises au nom de hautes idéautés : le bonheur, le progrès, la paix. Dans la guerre et par la guerre les civilisations se savent mortelles. Les indications freudiennes sont de qualités diverses. Si c'est presque une banalité de souligner que la guerre correspond à la mainmise des pulsions d'agression sur les forces de liaison, de Thanatos sur Éros, en quelque sorte, d'autres cheminements théoriques laisseraient penser que dès que l'on retire à la guerre son appareil idéologique d'idéalité, alors elle se révèle originellement comme un exercice de la haine, une guerre fratricide. C'est bien ce que nous constatons aujourd'hui, où le nombre de guerres civiles augmente alors que les appareils discursifs qui prétendent légitimer les conflits sont en état d'aphasie.

Mais déjà la voix d'Homère nous avait mis en garde. L'Illiade ne célèbre pas la guerre, les Grecs vaincront par ruse, ce n'est guère si glorieux. Homère indique que la guerre de Troie est une ruine économique pour tout le monde, qu'aucun discours défensif ne saurait la justifier, Troie n'était en rien une menace pour la Grèce continentale et qu'enfin aucune idéologie ou religion n'opposait les Grecs et les Troyens. Pour la démocratie grecque la guerre est un moment de catastrophe. S'il est toutefois une vertu guerrière elle se situe en continuité avec la vertu politique. Le désir de tuer est blâmé. Ainsi attribue-t-on à Aristote

l'adage selon lequel les guerriers grecs n'avaient pas peur de mourir mais redoutaient de donner la mort. C'était là une façon très patriotique de les opposer aux Perses.

La guerre est la continuation du politique mais par d'autres moyens. Nous connaissons cet adage. Il est de Carl von Clausewitz. Michel Foucault l'inversera, à juste titre en soutenant c'est la politique qui est la continuation de la guerre, soutient-il. Tout cela est habile. Convaincant ? Nous aimerions que cela le soit, car nous aimerions qu'après les carnages, la politique reprenne son pouvoir, ses règles de domination, ce que nous appelons ses droits. Mais sommes-nous si assurés que la guerre ne viendrait pas révéler cet au-delà du principe de réalité de la politique, son moment où la raison décline, où l'extase sacrificielle, voire auto-sacrificielle prend le dessus ?

Apprenons-nous quelque chose de la guerre qui permettrait de repenser la nécessité et la fragilité de l'alliance qui, singulièrement et collectivement noue l'humain avec les forces de la civilisation ? Une certaine mystique de la guerre laisserait penser que les conflits guerriers se réduisent à des conflits de civilisation, cette vision manichéiste est d'un simplisme redoutable. Elle ne peut qu'encourager la cruauté des idéaux, les vocations meurtrières ou sacrificielles. Le plus souvent les calculs, les cupidités et les intérêts géostratégiques sont les premières causes de guerre. De plus aucune civilisation n'est destinée à l'immortalité, et croire ceci est la pétrifier dans une idéologie morbide, un grand culte des origines que nous savons meurtrier.

Si la civilisation européenne d'avant 1914 était déjà atteinte d'une crise de l'esprit, la Première Guerre mondiale a eu sur les consciences intellectuelles un effet de dévoilement d'une telle vérité. D'une part, Freud mais tout aussi bien Paul Valéry¹ le soulignèrent, il est faux de penser que les civilisations soient inaltérables et immortelles, qu'elles

1. « Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles. [...] Il y a l'illusion perdue d'une culture européenne et la démonstration de l'impuissance de la connaissance à sauver quoi que ce soit ; il y a la science, atteinte mortellement dans ses ambitions morales, et comme déshonorée par la cruauté de ses applications ; il y a l'idéalisme, difficilement vainqueur, profondément meurtri, responsable de ses rêves ; le réalisme déçu, battu, accablé de crimes et de fautes ; la convoitise et le renoncement également bafoués ; les croyances confondues dans les camps, croix contre croix, croissant contre croissant ; il y a les sceptiques eux-mêmes désarçonnés par des événements si soudains, si violents, si émouvants, et qui jouent avec nos pensées comme le chat avec la souris – les sceptiques perdent leurs doutes, les retrouvent, les reperdent, et ne savent plus se servir des mouvements de leur esprit. » Paul Valéry, *La Crise de l'Esprit*, première lettre (1919).

soient toujours prémunies contre leur possible ruine ; d'autre part nous savons, depuis la mort de Freud, que si nous pouvons retirer des enseignements d'un conflit guerrier, il est souvent vain d'espérer qu'un tel savoir conquis sur les forces mortes ira tempérer le débridement d'autres appels à la vengeance et au meurtre, voire au génocide, appels qui se sont déchaînés avec le nazisme et qui flamboient aujourd'hui dans notre siècle encore jeune.

La théorie analytique à son tour est interrogée par les effets de la guerre, que ces effets soient directement constatables chez les combattants blessés psychiquement et les victimes, qu'ils soient présents comme des traces remaniées en après-coup chez les enfants et petits enfants de ces combattants blessés et de ces victimes.

Le siècle passé et de même celui qui commence sont des époques d'hécatombes marquées par le nombre effrayant de victimes civiles lors de ces guerres qui souvent sont des entreprises génocidaires. Les morts, mais aussi les blessés psychiques et physiques se comptent par million. Bien des guerres ne sauraient se réduire à la vision classique qui fait de chaque conflit guerrier un affrontement limité d'un état contre un état. La notion même de guerre d'extermination ou de purification fait rage. Cette guère se déroule au sein d'un même pays ou elle s'exporte (comme c'est le cas avec Daesh ou EI) prenant alors la forme d'une croisade surgie des décombres d'un pays disloqué. S'y promeut l'idéologie d'une guerre illimitée ou serait forclosée la possibilité même d'une identification à l'ennemi et où serait, du même coup, amputée la possibilité pour chacun de penser la mort reçue et la mort donnée à l'autre¹.

La guerre est une affaire politique, et si des cliniciens y ont porté leur intérêt, ont soigné et soignent encore les victimes des guerres et les réfugiés, c'est aussi le cœur de la théorie psychanalytique qui est interrogée par la réalité des meurtres en masse. L'évolution technique et politique des conflits guerriers et des guerres d'extermination donne à la mort un statut anthropologique différent. Depuis la Première Guerre mondiale, puis les menées génocidaires (génocide arménien, Shoah, situation de quelques pays africains dont les deux Congo et le Rwanda, le Cambodge) et les guerres civiles (situations de la Colombie et de l'Algérie), la fabrication industrielle de la mort et les politiques qui visent

1. On évoque ici *L'Histoire de la Guerre du Péloponèse* de Thucydide, où chaque athénien est décrit dans sa singularité, dans un compte du un par un pour lequel singularité et particularité liées ensemble désignent des destins singuliers. Chacun, au un par un est comptable de la guerre et de la mort.

à retrancher de l'humanité une part d'elle-même par l'extermination sidèrent.

Le monde n'a jamais connu la paix, et notre point de départ n'est pas de rendre équivalent guerre et retour à une quelconque animalité de l'homme. De tout temps il y eut des menées génocidaires et Freud remarquait dans son échange avec Einstein « Pourquoi la guerre ? » que l'institution de l'esclavage représentait un progrès dans le travail de la civilisation, en ce sens qu'il s'agissait alors de s'annexer l'ennemi et non de le mettre à mort. Toute guerre est d'abord un fait politique en ceci que les guerres se déroulent dans des cadres discursifs qui bougent énormément, et qui, s'ils les rendent possibles, reconfigurent la logique et la finalité de tout dispositif guerrier. Les guerres modernes n'ont pas toujours, loin s'en faut, comme objectif de rétablir une harmonie menacée, comme c'était le cas des guerres dites tribales qui, selon l'ethnologue Pierre Clastres, permettaient à chaque isolat social de conserver son intégrité, de ne pas se fondre avec un autre ni se l'annexer, la logique de la guerre étant alors une logique équilibrant les jeux de l'alliance et de l'autonomie. Souvent, comme on le voudrait en honnête lecteur de Zun Tsu ou de Grotius, les guerres eurent comme objectif d'affaiblir l'adversaire afin de le ramener à négocier, elles visent sa sujétion, non sa ruine, son impuissance ou sa disparition. Mais dans la guerre illimitée, il n'en est rien et la violence est au service de la terreur, les notions de droit et de conventions internationales pour protéger les civils et les prisonniers comptent pour très peu. Et des enfants naissent là où rien ne les attend et ne les protège.

Ces nouvelles formes de guerre posent au clinicien des défis thérapeutiques. Nous rencontrerons tout au long de ce livre des praticiens de terrains qui nous décrivent des dispositifs d'accueil des générations sacrifiées que ce soit en Colombie, dans quelques pays d'Afrique Noire, en Tunisie ou dans le cadre du conflit israélo-palestinien. La clinique psychanalytique est ici celle du trauma, bien sûr, mais encore des effets sur la subjectivité des destructions des altérités et des identités.

Déjà avec la guerre de Sécession, puis avec le conflit russo-japonais et décisivement avec le premier conflit mondial, l'histoire des guerres est liée à la découverte médicale du traumatisme psychique et des symptômes post-traumatiques. La construction du traumatisme se fait par des apports tantôt croisés, tantôt contradictoires qui proviennent de la neurologie, de la médecine, de la psychiatrie et de la psychanalyse. C'est ainsi que se construit l'histoire scientifique du trauma, jamais totalement indépendante de la façon dont les sociétés ont construit la figure du traumatisé et de la victime d'autant que des diagnostics comme

« traumatisme psychique » ou « troubles post-traumatiques » donnent droit à des pensions d'invalidité de façon assez répandue depuis ces vingt dernières années.

Un fil rouge demeure qui nous vient de l'exigence de retrouver vie et espoir dans la parole humaine, tel est bien un enjeu commun aux contributions qui composent cet ouvrage collectif.

Ce livre collectif est articulé de la sorte :

1. Repères historiques : sur la notion de traumatisme de guerre, dans le contexte de la Première Guerre mondiale, puis dans le développement que Fanon donne à cette question autour de la guerre d'indépendance algérienne (chapitres 1 et 2).
2. Situations actuelles, diagnostic et traitement, regards d'anthropologie clinique : à partir du conflit israélo-palestinien (chapitre 3), des effets de la guerre civile en Colombie (chapitre 4), des guerres et des enfants sous les conflits armés dans quelques pays d'Afrique Noire (chapitre 5), du retour des adolescents partis au djihad en Tunisie (chapitre 6).
3. La place de la psychologie et l'armée : les dispositifs d'accompagnement des victimes de guerre et de leur proche, un regard critique (chapitre 7), un dispositif de soutien médico-psychologique pour les soldats (chapitre 8).

Chapitre 1

MÉDECINS ET PSYCHANALYSTES SOUS LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

De la névrose traumatique à la folie traumatique¹

Olivier Douville

FREUD ET LES COURANTS PSYCHANALYTIQUES LORS DES DEUX PREMIÈRES ANNÉES DE GUERRE

Cette présentation repose sur une hypothèse selon quoi l'élaboration de la notion de névrose de guerre emporter avec elle des repères pour des conceptualisations psychanalytiques ultérieures de la psychose. Aussi

1. Ce texte est la reprise amplement remaniée et augmentée d'un article paru dans le n°531 du *Bulletin de Psychologie* (2014). Je remercie Marie-José Proust pour sa précieuse relecture.

avons-nous mis davantage l'accent sur les élaborations de quelques figures éminentes de la psychanalyse, Freud bien sûr mais encore Abraham, Tausk, Rivers, Ferenczi et Simmel ; nous avons porté toute notre attention à la période qui débute avec le conflit et se prolonge quelques années après l'armistice, période où les soldats psychologiquement blessés consultent encore.

L'histoire s'accélère en Europe lors de l'année 1914, puis elle bascule. Le 28 juin, le prince héritier de la couronne d'Autriche-Hongrie, l'archiduc François-Ferdinand et son épouse, la duchesse de Hohenberg, sont assassinés à Sarajevo, par un nationaliste serbe de Bosnie, Gavrilo Princip, membre du groupe « Malda Bosna » (« jeune Bosnie », un groupe de jeunes anarchistes de nationalités serbe, croate et musulmans). Un mois plus tard, le 28 juillet, l'Empire austro-hongrois déclare la guerre à la Serbie. Dans la nuit du 30 au 31 juillet est décrétée la mobilisation générale en même temps que l'Allemagne déclare la guerre à la Russie et, 48 heures après, à la France. Se referment brutalement les frontières que traversait aisément toute une génération cosmopolite intensément impliquée dans l'invention et la diffusion de la psychanalyse et, de façon plus large, dans la vie intellectuelle de l'Europe.

Le champ doctrinal et les conflits internes au milieu analytique

Au sein du mouvement psychanalytique, lors de l'été de cette année fatale, des combats se mènent encore et des conflits se soldent, ce qui débouche sur des scissions¹. Paraît en juillet « Pour introduire le narcissisme² » dans le même numéro du *Jahrbuch* où figure « Contribution à l'étude du mouvement psychanalytique ». Si *Totem et Tabou* antérieur d'une année et demie à ces deux textes est une réponse aux thèses holistes de Jung concernant le mythe et les pulsions, cet article est également une réponse à Adler. Il devient urgent pour Freud de théoriser le narcissisme sans le réduire à la libido déssexualisée de Jung ou à la notion de « protestation virile » chère à Adler. Du *Totem et Tabou* à « Pour introduire le narcissisme », la réfutation et des idées de Jung et de celles d'Adler se jouent dans un mouvement d'extension de la théorie psychanalytique.

1. Olivier Douville, *Chronologie de la psychanalyse du temps de Freud, 1856-1939*, Paris, Dunod, 2009.

2. *Jahrbuch der Psychoanalyse.*, 6, p. 1-24.

Dans l'article sur le narcissisme qui suscite une « effervescence¹ » dans le milieu psychanalytique, Freud situe le moi comme une instance au sein d'un ensemble complexe de forces inconscientes. Ce sont là des moments décisifs de l'évolution du champ dogmatique et intellectuel de la psychanalyse, bien qu'ils puissent paraître comme secondaires au regard de la grande Histoire, ce que ne manque pas d'évoquer Freud dans une lettre à Jones datée du 25 décembre 1914 : « Ce que Jung et Adler ont laissé du mouvement s'effondre maintenant dans les dissensions des nations. »

La guerre s'installe dans la longue durée : « désillusion » et « angoisse sociale »

La Première Guerre mondiale s'installe un peu partout en Europe et donc à Vienne.

L'Europe déchirée et convulsive vit un temps où s'aiguisent les armes, en même temps que les idées se simplifient à l'extrême et que se réduit à des slogans patriotiques le vocabulaire qui a trait à autrui. On parle très vite avec des emportements nauséux de guerre de Civilisation et pour la Civilisation. Les élans d'un patriotisme sincère vibrent même chez Freud ; mais, de peu d'ardeur, ils ne dureront guère.

En octobre 1914, quatre-vingt-treize intellectuels allemands signent, dans le *Frankfurter Zeitung*, un appel au monde civilisé (*Aufruf der Kùlturwelt*) dans lequel on peut lire : « Croyez que dans cette lutte nous irons jusqu'au bout, en peuple civilisé, un peuple auquel l'héritage d'un Goethe, d'un Beethoven et d'un Kant est aussi sacré que soi et son foyer². » La réponse britannique, « Reply to German Professor : Reasoned Statement by British Scholars », paraît dans le *Times* du 21 octobre. Les prises de positions revanchardes et patriotiques s'enflent un peu partout et prennent la couleur ardente et vengeresse de la croisade.

1. Selon l'expression de Jones in *La vie et l'œuvre de Freud 2/ Les années de maturité*, Paris, PUF, 1961 p. 322.

2. Dont Johann Friedrich Wilhelm Adolf von Baeyer, Johannès-Ernst Conrad, Franz von Defregger, Richard Dehmel, Adolf Deissmann, Friedrich-Wilhelm Doerpfeld, Friedrich von Duhn, Carl Hauptmann, Gustav Hellmann, Wilhelm Herrmann, Arthur Kampf, Karl Lamprecht, Philipp Lenard, Maximilien Lenz, Max Liebermann, Franz von Liszt, Ludwig Manzel, Joseph Mausbach, Wihelm Oswald, Wilhelm Roentgen, Max Rubner, Fritz Schaper, Adolf von Schlatter, August Schmidlin, Gustav von Schmoller, Reinhold Seeberg, Felix Weingartner, Théodor Wiegand, Wilhelm Wien, Wilhelm Wundt... Einstein, contacté refusa (cf. Klaus Schwabe, *Wissenschaft und Kriegsmoral : Die deutschen Hochschullehrer und die politischen Grundfragen des Ersten Weltkrieg*, Göttingen, Musterschmidt, 1969, p. 22).

Ainsi, en France, le critique d'art et militant monarchiste alors fort connu, Louis Dimier, ose poser la question : « Car en quoi le genre humain aurait-il intérêt à ce que la civilisation allemande soit conservée¹ ? » Il a ses lecteurs et ses partisans.

Le sordide de la guerre et son enlèvement diminueront graduellement ce genre de flamme. L'opinion publique, les mouvements politiques et syndicalistes et les élites au pouvoir n'adhèrent plus à l'idée que le conflit serait rapide. Se développera alors, du moins dans l'opinion éclairée, une forme particulière de malaise vouée à s'accroître, la guerre ayant détruit l'illusion que les acquisitions culturelles étaient immuables. En dénudant impitoyablement chaque civilisation impliquée dans le conflit de leur appareil de *Kultur* jusqu'à faire surgir des motions pulsionnelles primitives avides de satisfaction, la guerre décourage, écœure et effraie. En résulte une désillusion amère quant aux pouvoirs protecteurs de la civilisation lorsque s'effondrent ses idéaux, ses espoirs, et ses normes morales.

Que reste-t-il des solutions culturelles permettant la civilisation de la pulsion ? Telle est la préoccupation centrale qui s'écrit dans presque chacune des pages de ces « Considérations actuelles sur la guerre et la mort » rédigées par Freud en 1915². Alors que l'on entrevoit, où que ce soit, l'enlèvement du conflit mondial dans la longue durée, le psychanalyste analyse les relations complexes qui unissent la guerre et la mort. L'homme civilisé se comporte à l'égard de la mort de la même façon que l'homme originaire de *Totem et tabou*, et il le fait par un clivage. Deux attitudes coexistent ainsi en lui, l'une qui reconnaît la mort en tant qu'anéantissement de l'existence, l'autre qui la dénie ; elles se heurtent et entrent en conflit dès que le réel de la mort trouve l'existence singulière et collective. L'*anthropos* freudien, de mythe scientifique originaire, devient, plus qu'une romance sur l'originaire, un analyseur de l'actuel. L'actuel est marqué, en raison de l'évolution de la guerre qui devient de plus en plus meurtrière et indécise, par une angoisse sociale tenue par Freud pour ce qui nous ramène à l'origine de la conscience.

Par ailleurs, Freud, soucieux comme il ne le fut jamais de la cohésion du mouvement psychanalytique qu'il anime, redoute rapidement un

1. Louis Dimier, *L'Appel des intellectuels allemands, textes officiels et traduction et commentaires*, Paris, Nouvelle librairie nationale, 1914, p. 19.

2. In *Essais de Psychanalyse*, Paris, Payot, 1973, p. 235-268. Deux essais composent ce texte, le second étant la reprise, réécrite, d'une conférence donnée en février 1915 devant l'Association B'nai Brith. Ce texte trouvera une suite dans le célèbre « Pourquoi la guerre ? » (1932).

éclatement de la communauté psychanalytique qui voit les camarades et les collaborateurs d'hier enrôlés dans des armées distinctes et, dans le cas de Jones, des nations antagonistes. L'aréopage psychanalytique se disloque, les disciples sont dispersés. La guerre qui campe dans la longue durée oblige bien des médecins, et donc parmi eux quelques psychanalystes, à porter leur exercice sur le front des traumatismes et des névroses de guerre. Ainsi, l'enrôlement de Rank dans l'artillerie lourde causera à Freud affliction et angoisse.

ENLISEMENT GUERRIER ET FABRICATION INDUSTRIELLE DE LA MORT

Dès le début du conflit, les nations mobilisent en masse leur jeunesse. Mais cet afflux de chair à canon ne sera pas suffisant pour alimenter les tueries. La mobilisation, vaste, concerne plusieurs classes d'âge, les tranchées absorbant des quantités effrayantes de vies humaines. Environ cinquante pour cent des mobilisés français ont de 33 à 51 ans en 1918 et, souligne, Jean Norton Cru « dans aucune de nos guerres depuis 1792 l'âge moyen des combattants n'a été aussi élevé¹ ». Cela explique la quantité d'écrits de poilus du côté français, les jeunes combattants écrivant moins que les hommes mûrs. Moins d'un an après l'engagement des hostilités, le front stagne et la guerre exige des tranchées tant les affrontements violents et meurtriers sont menés sans aucune autre stratégie que celle de l'exténuation de l'ennemi, fort coûteuse en vie humaine. Contrairement à quelques idées reçues, cette première phase de la guerre ne compte que peu d'attaques en rangs serrés et encore moins de barouds menés « baïonnette au fusil² » ; on s'attend, on se guette, on se tue et sont disséminés partout des cadavres que les obus réduisent en lambeaux. L'éreintement de cette guerre est rapide et les pertes deviennent vite lourdes³. Les pauvres morts restent enlisés dans

1. Jean Norton Cru, professeur de littérature française aux États-Unis, est arrivé au front en octobre 1914 comme caporal du 240^e régiment d'infanterie. Du fond de sa tranchée il lira tout ce qui a trait à la guerre, propagande comme témoignage et, récusant les enjolivations empourprées d'un bon nombre d'écrivains affabulateurs et journalistes enjoliveurs et presse, tentera une analyse méthodique des écrits de soldats. On lui doit *Témoins*, paru en 1929, et dont il donna une version condensée l'année suivante : *Du témoignage*. La citation provient de ce dernier titre, réédité en 1967 par J.-J. Pauvert, p. 31.

2. Cf. Norton Cru, 1967 p. 58-69.

3. Un auteur comme Robert Weldon Walhen dénombre 570 000 Allemands tués pendant la guerre, ou immédiatement après, des suites de leurs blessures. Des « grands mutilés »

un *no man's land* où ils croupissent et se décomposent. La défense est toujours supérieure à l'attaque. Mouvant, agité et répétitif, le cadre de vie du soldat n'est plus rien d'autre qu'un cauchemar situé hors du temps et de l'espace. Tout ce surgissement d'un réel, suffisamment toxique, pour surmonter l'imaginaire qui fait la chair de l'existence, relègue au rang de vieilleries les anciennes conceptions de l'héroïsme, ces conceptions avec lesquelles furent conditionnés ceux qui partirent au front « la fleur au fusil ». Ces idéaux de naguère apparurent très vite comme des tromperies pour la plupart des combattants, quelques furent les couleurs du drapeau pour lequel ils risquaient leur peau. Tout un système de représentations idéales s'effiloche puis s'effondre. La guerre est laide et sale, usante. La mort devient-elle alors le seul nom de l'apaisement ?

Qui pouvait entendre la vérité d'une telle débâcle ? Quelles voix sorties des décombres auraient pu trouver accueil à l'arrière, là où les moulins à prière de la propagande tournaient encore à vide ? Si l'on peut aujourd'hui reprendre les textes dont Norton Cru fit la recension précise et patiente, si l'on lit de près le témoignage exact d'un Bruay-la-Buissière¹, l'on doit convenir qu'il était difficile pour les mobilisés du front d'écrire sur cette réalité sordide, quotidienne, désespérante. Il peut également sembler qu'une des causes de cette difficulté à témoigner provenait moins de la difficulté de dire que de celle de se faire entendre².

Graduellement, en moins de deux ans, consommant une rupture violente donc avec ce qui resterait de nostalgie chevaleresque pour la guerre héroïque, le conflit devient industriel³ – seuls les combats aériens vont redonner quelques couleurs à cet esprit aristocratique. C'est bien en raison de son aspect industriel que la guerre de 14/18 est non seulement

ont pu leur survivre : 44 657 avaient perdu une jambe, 20 887 un bras, 136 leurs deux bras, et 1 264 leurs deux jambes, 2 547 étaient aveugles de guerre, tous ces revenants ne constituaient qu'une fraction de ceux qui avaient été gravement blessés à la tête et la plupart en moururent (R.W. Wahlen (1984). *Bitter Woods : German victims of the Great War, 1914-1939*, Ithaca, N.Y., p. 41).

1. Jean Galtier-Boissière est un écrivain polémiste français, il participe à la retraite de septembre 1914 puis à l'avancée de la Marne. Il laissera ses souvenirs de fantassin, égaré, marchant dans une direction puis l'autre, en fonction de directives incompréhensibles et absurdes dans son livre *En rase campagne, 1914. Un hiver à Souchez. 1915-1916*, paru en 1917 chez Berger-Levaul, à Paris.

2. Sur ce dernier point on lira le premier chapitre du livre de Charlotte Lacoste, *Séduction du bourreau*, Paris, PUF, 2010. Je remercie Serge G. Raymond de m'avoir fait découvrir cet auteur.

3. Philippe Spoljar « De la guerre industrielle à l'industrie guerrière. Transmission des traumatismes et suicides au travail », *Connexions*, 1/2013 (n°99), p. 129-140.